

LUCIOLES

Journal destiné à rendre plus
habitables et plus fraternels,
pour celles et ceux qui y vivent
au quotidien, les universités et les
établissements de recherche et
d'enseignement supérieur.

NUMÉRO 1 / SEPTEMBRE 2015

PARUTIONS SUIVANTES : EN FONCTION
DES PROPOSITIONS DES LECTEURS DE CE
PREMIER NUMÉRO



Le titre est inspiré de l'ouvrage
« Survivance des lucioles »
 de Georges Didi-Huberman.

Il y évoque le désespoir qui a été celui de Pasolini à la fin de sa vie, quand il décrit la disparition des lucioles dont la danse nocturne l'avait littéralement enchanté à 20 ans. Les lucioles qui disparaissent sont pour Pasolini une métaphore de la fin d'une humanité irradiée par le désir, la liberté, la danse avec l'autre. Les lucioles sont tuées par la pollution comme l'humanité est détruite dans une Italie post-faciste envahie par une modernité mortifère, qui anéantit des expériences de vie, les canalise, les industrialise de façon grotesque au bénéfice du marché. Didi-Huberman conteste le pessimisme désespéré de Pasolini, qui est celui de nombreux intellectuels critiques aujourd'hui.

Mais il ne faut pas regarder directement sous la lumière aveuglante des projecteurs là où il nous est sans cesse proposé de nous tourner. Il ne faut pas nous laisser déposséder de ce à quoi nous prêtons attention. Il faut garder pour cela l'agilité de mouvements et d'attention qui ont été celles du jeune poète. Les lucioles continuent de danser, sans trêve. Il suffit de regarder dans la pénombre, les interstices, les endroits non éclairés par les phares des technologies du pouvoir et de l'attention.

Image de la couverture

By Oronbb (Own work), via Wikimedia Commons

« **LUCIOLES** » était en gestation depuis des années, mais les contractions se sont accélérées juste après les attentats de janvier, après le massacre des membres de la rédaction de Charlie Hebdo par des jeunes gens qui avaient grandi dans l'environnement culturel, éducatif et politique que nous imaginions - à tort - être celui qui doit préserver de la haine et de la désespérance.

Nous nous sommes réunis avec l'envie impérieuse de nous débarrasser des faux problèmes qui nous encombrent, nous distraient et nous éteignent ; avec l'envie impérieuse de mettre la même énergie à vouloir un monde plus fraternel, que celle que déploient les ennemis de la vie à nous faire tous aller dans un mur.

Le constat de l'absence stupéfiante de prise en compte de tout ce qui s'était exprimé dans la rue immédiatement après les attentats nous inquiète et nous conforte dans notre envie d'habiter plus pleinement, plus librement et plus fraternellement, nos espaces communs.

Puisqu'il y a si peu à attendre des personnels politiques, des élus, et de nombre de managers obsédés par des modèles faux et dangereux de ce qu'est la vie sociale (peur et méfiance de principe, idéologies de la compétition, de l'excellence, de l'argent, des hiérarchies, des réformes, etc.), il faut que nous nous occupions d'organiser les conditions d'une solidarité, d'une liberté, d'une fraternité, immédiatement là où nous sommes, dans les lieux et les moments qui nous appartiennent encore, même s'ils sont colonisés jour après jour par le quadrillage insensé de la gestion bureaucratique et autoritaire des activités et des relations humaines.

C'est pourquoi nous, enseignants, doctorants, personnels administratifs, salariés titulaires ou personnels précaires de l'université, décidons de nous exprimer : qu'est ce qui au jour le jour, nous éloigne les uns des autres ? Qu'est ce qui nous aliène ? Comment nous dire les choses directement ? Comment récupérer nos capacités à nous critiquer, à nous comprendre ? Comment agir ensemble, sans le filtre de procédures qui nous éloignent toujours plus des possibilités de créer quotidiennement, nos formes de travail, nos manières de régler des problèmes ensemble ? Comment récupérer des marges de liberté dans nos manières d'habiter des institutions destinées à former des jeunes gens à être des personnalités autonomes, destinées à produire un savoir à discuter et partager entre tous, destinées à expérimenter des manières de réfléchir, de travailler ensemble, de vivre ensemble ?

Ce premier numéro comporte des textes qui expriment ce qui est vécu au quotidien dans une université par des chercheurs et des personnels administratifs, jeunes et moins jeunes. Nous interpellons, nous interrogeons, nous portons des témoignages. Nous souhaitons engager des dialogues avec ceux qui sont nos interlocuteurs quotidiens, dont nous ne connaissons pas forcément les contraintes et les projets, notamment les personnels administratifs et techniques. Notre ambition à ce stade est de les rejoindre, sur la base d'une critique et d'une ouverture mutuelle sérieuse (et non sur la base d'illusions ou de manifestations de bonne volonté de façade et sans portée).

Nous appelons nos lecteurs à nous contacter par collectif.lucioles@gmail.com pour discuter, pour écrire ou pour s'exprimer sous d'autres formes, pour répondre, pour interpeller à leur tour, s'ils acceptent le projet qui est le suivant : habiter notre institution ensemble, plus librement et plus fraternellement.

Ils se ressemblent. Ils ressemblent à ce dont rend compte Emmanuel Carrère dans « D'autres vies que la mienne » lorsqu'il décrit le travail d'une juge qui trouve des solutions pour les personnes surendettées au lieu de les laisser marcher aux ennuis. Ils ressemblent à ce qui apparaît de manière désormais presque clandestine et interstitielle lorsque nous sommes obligés de choisir entre l'obéissance à des règles et procédures de gestion des activités des salariés et employés des établissements, et la fidélité à des principes sous-jacents à ce qui nous relie pour des missions héritées et si possible transmises.

1. Le premier moment se situe dans le bureau des affaires internationales. Je suis avec une étudiante étrangère, en thèse, et il y a eu un problème dans le dossier, l'inévitable problème, un dépassement de date, une signature manquante, un tampon illisible. Les étudiants qui viennent de pays lointains, et qui demandent des renouvellements de cartes de séjour, de visas, de conventions, sont à la merci permanente de ce qui peut empêcher un miracle de s'accomplir.

4

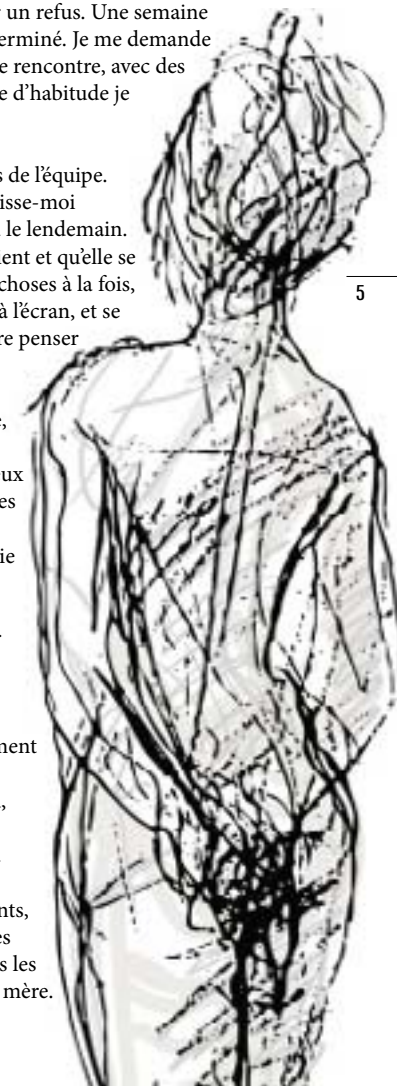
Nous sommes catastrophées car il semble que la réinscription soit impossible, en dépit du fait que Sacha est en dernière année de thèse. Sacha a fait des efforts extraordinaires, sa famille aussi. Le problème est lié à une date butoir, quelque chose de rédhibitoire, qui a bloqué la série des étapes obligatoires désormais toutes dépassées : tous les enchaînements se défont, nous ressentons la vitesse à laquelle le tissu serré de démarches se détricote à partir d'une maille manquée, avec la résignation face à l'irréversible. D'où vient la faute ou l'erreur ? Peu importe. Il serait facile de la situer quelque part dans son pays, mais elle est peut-être dans une distraction de Sacha, ou dans une erreur de la part d'une secrétaire impliquée dans le circuit. Peu importe malgré tout, car elles ont fait le maximum.

Nous sommes en face de Marie, désolée de devoir nous apprendre qu'il n'y a plus rien à faire. Elle décide d'appeler son chef de service en nous prévenant qu'il ne pourra rien faire non plus. Il s'agit désormais de manifester un souci de l'autre et c'est déjà beaucoup. Elle décroche son téléphone : « Peux-tu quelques minutes venir pour un problème ? ». Son chef de service n'est pas disponible mais promet d'essayer de passer dans une demi-heure. Nous sommes toutes les trois silencieuses et un peu abattues. Marie déclare soudain : « voici ce que nous allons faire ». Elle explique quelque chose de compliqué : « je prends la responsabilité mais je compte sur votre discrétion et je compte sur Sacha pour faire sa thèse ». Je suis ébahie par ce que Marie propose, son esprit d'initiative, sa ruse, sa ténacité, et le risque qu'elle prend. Nous signons des papiers, elle tape, elle imprime, elle vérifie, elle tamponne. La porte s'ouvre et son chef de service apparaît, un peu contrarié : « Qu'est ce qui se passe ? », et Marie en réponse : « Nous avons trouvé une solution ». Le chef de service sourit largement avant de repartir séance tenante « Voilà ce que j'appelle du management ! ». Nous rions toutes les trois, et lorsque je veux remercier Marie le lendemain, en la croisant dans un couloir, elle glisse très vite « mon travail c'est de faire que ça marche » et elle fait un signe « c'est entre nous ». Marie est vivante, et même plus que vivante, survivante, elle a échappé quelques mois auparavant à une terrible maladie. Désormais, elle écarte les pierres pour que les pousses puissent croître et vivre dans le pavage administratif, avec une grâce, une discrétion, une intelligence, qui forcent l'admiration et m'ont fait regretter pendant des années l'impossibilité d'en rendre compte publiquement.

2. Carole fait le ménage à l'étage, dans les bureaux des laboratoires qui sont logés dans cette aile. Un jour elle me prévient que le sol est très sale, couvert de traces que je ne remarque pas assez. Elle va devoir utiliser des produits spéciaux et être seule à l'intérieur pour travailler correctement. Nous convenons d'une date et lorsque je reviens après l'opération, le bureau est comme neuf, je suis enchantée de cette initiative qui crée entre nous une sympathie quotidienne. Carole me demande un jour si elle peut emprunter un ouvrage sur le Mexique qu'elle a remarqué dans le bureau d'un collègue qui vient assez rarement, elle propose, si cela est possible, de le garder une semaine. Elle l'a remarqué en faisant le bureau et l'a feuilleté très brièvement « je suis passionnée par cette période de l'histoire et par ce continent ». Soudain je peux l'imaginer toute seule dans ce bureau, entourée de ces livres qu'elle regarde et ouvre parfois, mais sans s'attarder car le travail attend. Je promets d'en parler au collègue que je croise parfois, ou à un autre membre de son labo très régulièrement présent. L'occasion survient le lendemain, je rencontre Will tout récemment nommé, et quotidiennement présent. Il ne peut pas accéder à ma demande : ce sont les bouquins de son collègue, il ne peut pas en disposer. Je comprends le scrupule mais j'ai bien plus envie de manifester à Carole qu'elle peut profiter un peu elle aussi des ressources intellectuelles de cet environnement de recherche dont elle prend soin tous les jours. Je le lui prête donc, sans avertir le collègue propriétaire pour ne pas risquer un refus. Une semaine plus tard Carole me ramène l'ouvrage : il est ardu, et elle ne l'a pas terminé. Je me demande si on ne pourrait pas faire quelque chose à l'étage, un séminaire, une rencontre, avec des personnes comme Carole que nous côtoyons tous les jours. Comme d'habitude je perds de vue le projet et je n'entreprends rien.

3. Tara est extraordinaire : elle s'occupe des finances et des missions de l'équipe. Lorsque quelque chose est compliqué ou mal ficelé, elle me dit « laisse-moi regarder » et je sais qu'elle trouvera une solution dans la journée ou le lendemain. Il y a une sorte de joie euphorique lorsqu'un problème délicat survient et qu'elle se met à chercher la solution. Je n'ai jamais vu quelqu'un faire tant de choses à la fois, le bureau est constamment ouvert, elle téléphone, accueille, vérifie à l'écran, et se répète parfois en boucle des choses à ne pas oublier, ce qui peut faire penser qu'elle est au bord de l'explosion psychique, alors qu'elle est tout simplement en pleine action, au naturel, sans se préoccuper du jugement des autres, sûre de sa compétence. Tara m'a raconté sa vie, une vie de conquête et de choix difficile. Ses réflexions et ses choix raisonnés ont infiniment plus de conséquences que la plupart de ceux que nous faisons en tant que chercheurs. Elle aime la recherche et les chercheurs et croit plus qu'eux-mêmes parfois dans la valeur de ce qu'ils font. Lors des grèves et mouvements qui émaillent la décennie 2000/2010, nous discutons sans arrêt dans l'établissement avec tous ceux que nous croisons, au café, dans les escaliers, sur le banc des fumeurs. Tara est solidaire mais elle prévient : il ne faut pas cracher dans la soupe, nous avons une chance immense et nous avons le devoir de nous rendre dignes de l'enseignement et de la recherche. Elle-même fait tout pour ce monde de valeurs et d'espoirs pour les jeunes, elle travaille au-delà de l'imaginable. Elle supporte difficilement la bassesse de certaines querelles, la désinvolture de tel collègue, l'arrogance d'un autre, l'indifférence d'un troisième. C'est pour Tara, parfois, que nous faisons l'effort de garder une conscience de la responsabilité que nous avons à l'égard de ceux qui contribuent à la possibilité de faire exister les institutions comme univers de dévouement et de décence. Tara estime par-dessus tout les doctorants, qui le lui rendent bien. Ses enfants sont jeunes, un jour ils feront des études. La logique et la justice voudrait qu'ils soient les bénéficiaires les plus attendus de tout ce que rend possible l'institution, grâce à leur mère.

5



C'est une histoire du temps

Du temps que l'on n'a plus, après lequel on court,
que l'on a peut être jamais eu, que l'on aura jamais.

Du temps de qualité, pour la relation, pour le contenu,
pour la résistance au temps qui s'évapore,
à s'épuiser en démarches sur- et sur-ajoutées,
en dysfonctionnements inter-reliés, qu'on n'arrive pas à court-circuiter.

De la course au projet, l'accélération infinie, la fuite en avant.
Le temps qu'on suspend par le déplacement, d'un espace-temps à l'autre,
hors espace et hors temps.

Ouf.

De l'oppression des mails qui agressent, qui submergent,
qui n'en finissent pas et que l'on entretient en croyant les juguler.

Une histoire de sens, ou plutôt d'absurde de ce qui s'accumule.

Du retard comme normalisation,
comme violence par l'assignation,
l'urgence permanente,
L'accumulation.

C'est une histoire du temps qui file parce qu'on le veut bien,
parce qu'on joue le jeu du trop-plein,
parce qu'on a parfois le choix et parfois non.

Il s'agit du temps passé à survivre institutionnellement en alimentant
l'espoir que ce qui fait le sens reste assez présent pour continuer de courir,
jusqu'à l'épuisement.

Nos archéologues ont découvert une bien étrange lettre, rédigée en assyrien sur un papyrus, lors d'une fouille dans la lointaine contrée du Pampérigoustan. Elle a été écrite par un professeur de l'université de Pampérigouste, Mitifio, qui officiait alors dans la capitale du pays. Elle a été envoyée à l'un ou l'une de ses collègues scribe du Service des Bordereaux Gravés dans le Marbre, l'équivalent antique de nos actuels services administratifs universitaires : ce scribe s'appelait Cornille. Nous reproduisons ce papyrus ici, en précisant que les noms et prénoms pampérigoustiens sont tout à la fois masculins et féminins, et donc que les rapports de genre ne peuvent pas vraiment être décodés dans ce document. Nous avons aussi traduit le vocabulaire fleuri et les formules rituelles de l'époque, afin d'en conserver tout le sel.

A TOI Ô CORNILLE, grâce et paix, et que le Grand Soleil pampérigoustien réchauffe ton cœur ! Mifito qui professe la science de la lecture des signes dans les entrailles des animaux te salue !

Depuis maintenant une dizaine d'années, nous travaillons dans la même institution : on se croise dans le grand péristyle orné de hautes colonnes de marbre, nous échangeons les salutations rituelles sous le portique, je viens dans ton bureau pour régler divers problèmes administratifs, et tu m'envoies en retour, grâce à Hermès le messager, des dizaines de rouleaux de papyrus et des tablettes de marbre gravées pour exprimer la loi d'airain de notre bien aimé Président. J'ai pourtant le sentiment qu'un fossé entre nous s'est élargi, comme si au fil du temps des rancœurs accumulées ou des malentendus non dissipés avaient fait leur travail de sape, minant les solidarités qui auraient pu nous réunir autour d'un projet commun : peut-être celui de contribuer à l'édification d'un monde meilleur, par la production et la diffusion d'un savoir.

Ou plus modestement, le projet de contribuer à l'émancipation et à l'outillage intellectuel d'une jeunesse que nous aurions choisi de préserver de la violence et

de la médiocrité des puissances de l'argent, des dogmes religieux, des certitudes politiciennes. Car c'est bien cela qui devrait nous animer, et donner sens à notre travail à Pampérigouste : faire en sorte que les étudiants qui franchissent les étapes de notre formation, en ressortent en se connaissant mieux eux-mêmes, et soient capables de mieux comprendre le monde que nous leur léguons, afin de le transformer pour le rendre meilleur.

Il y en a du travail, pour atteindre un tel objectif ! Car nous léguons en vérité à notre jeunesse les ruines fumantes d'une civilisation barbare, dévote, soumise à la course vers le profit, à la compétition acharnée de tous contre tous, et à l'obscurantisme des politiciens et des rhétoriciens. Vois : il n'y a que quelques semaines qu'une dizaine de scribes et dessinateurs rigolarde ont été massacrés par des jeunes nés et formés dans notre pays, au nom de dogmes bien étranges ! Vois : il y a quelques mois, un jeune amoureux de la nature a été abattu par nos phalanges militaires alors qu'il manifestait contre la construction illégale d'une retenue d'eau dans nos campagnes. Vois : il ne se passe pas un jour sans que les oiseaux de mauvais augure ne nous annoncent la montée inéluctable des eaux, le vol de nuées d'insectes ravageurs, l'inexorable déperissement de notre alimentation, et même la fin des hivers et des étés que nous connaissions. Et alors que partout dans la cité l'autoritarisme s'installe, notre université devrait être un havre de liberté et un lieu de critique où nous pourrions tous trouver des forces pour imaginer un avenir commun : elle est pourtant devenue un lieu de contrainte où la médiocrité de la pensée s'est durablement installée, et où les lâchetés et les compromissions sont monnaie courante.

Vois : aucun débat dans nos murs, rien ne change, nous vaguons à nos occupations comme si de rien n'était, et nous nourrissons nos rancœurs. C'est pourquoi, Cornille, comme dans les vieux couples ayant perdu l'habitude de se parler, Mifito prend aujourd'hui sa plume et son papyrus, et décide de t'envoyer cette lettre. Mais pour dépasser les rancœurs, encore faut-il se dire clairement les choses, indiquer celles qui posent problème dans notre relation, et assumer chacun sa part de responsabilité. C'est ce que je vais faire maintenant, en prenant quelques exemples dans notre vie quotidienne durant ces dernières années de travail dans un même lieu.

Quand je t'ai connu, tu gérais l'ensemble de la formation à la lecture de signes dans les entrailles d'animaux que je dirigeais alors : tu étais scribe en chef de notre équipe. Tu connaissais tous les enseignants et tous les étudiants. Tu savais alors que, lorsque quelqu'un venait te voir pour te demander de graver le sigle de l'Académie au bas d'une tablette de marbre, cela s'insérerait dans l'ensemble plus vaste d'un parcours humain qu'il fallait traiter de A à Z. Je date l'arrivée

de problèmes entre toi et moi du jour où notre bien aimé Président, qui suivait les ordres de notre vénéré Roi, a appliqué la règle de la division du travail créant ainsi un choc de complexification bureaucratique des tâches. À partir de là, tu ne gérerais plus l'ensemble de la formation, mais seulement la partie comptable, et c'est le scribe Bustamante qui gèrait la pédagogie, Amilcar qui s'occupait de la recherche, Homer qui administrerait le personnel enseignant, tandis que Vincian avait la charge d'éditer les papyrus de nos pates, etc. : chacun s'était vu confier un tout petit bout de ce que tu faisais avant, sous le prétexte fumeux, inventé par un petit clerc adepte de la Sainte Église du Marché Libre et Non Fausé, que plus on gravait vite de petits bouts de phrases sur la même plaque de marbre, plus on allait loin dans la rationalisation. Il fut bien payé par la Sainte Église, le petit clerc ! Mais depuis, tu as perdu le sens de la relation avec des humains formant un tout, et tu te contentes de graver la première phrase de la plaque, puis de la transmettre à Hermès le messager qui la porte dans le bureau suivant où la deuxième phrase est gravée, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'Hermès dépose enfin la plaque dans la salle de stockage du Président où des centaines de milliers de plaques de marbres s'entassent rationnellement sans plus jamais être lues. La perception cruelle de l'absence de sens de tout cela est finalement ce que nous avons encore en partage, Ô Cornille !

Un jour j'ai mis en place, à grand renfort de réunions et de voyages à cheval sur de mauvais chemins, un échange Erasmus avec le lointain pays de Belgae. Nous soubaitions envoyer nos étudiants et en retour recevoir les leurs, car les voyages forment la jeunesse. Ce jour, donc, je t'ai apporté un papyrus où figurait le paraphe du vénérable Président de l'université de Belgae, obtenu après une longue attente dans la froide antichambre de son bureau, après d'intenses tractations avec ses scribes, après que notre valeureux Hermès ait chevauché sans répit plusieurs fois entre Pampérigouste et Belgae pour établir un texte qui satisfasse notre université et la leur : un rude travail, donc, qui ne me rapportait rien, ni au plan financier, ni au plan de ma carrière, mais qui était nécessaire à la progression des étudiants de nos deux pays. Bref, quand je t'ai apporté ce papyrus paraphé, tu m'as répondu que non, ça n'allait pas car le paraphe était inscrit à l'encre noire et non à l'encre bleue, et que ça aurait pu signifier qu'il avait été falsifié entre Belgae et Pampérigouste ! Tu m'as également dit que dans le cadre d'Erasmus, des professeurs indécents profitaient des subsides de l'Empire d'Europe pour prendre des vacances non méritées ! Pour moi qui avais sué sang et eau pour obtenir ce papyrus et ce paraphe, ça a été comme une insulte. J'ai dû reprendre l'ensemble du processus, mander à nouveau Hermès, et revenir plusieurs semaines après, exténué, avec un papyrus paraphé en bleu. Qui a établi cette règle absurde selon laquelle seule la couleur bleue d'une signature serait valable, à l'époque des échanges mondiaux par la technologie si moderne du papyrus ? Et pourquoi l'appliquer ? Ne pouvais-tu pas au moins me prévenir à l'avance ? Ou prendre sur toi, inventer une solution, voire ruser, pour m'éviter une telle déconvenue et un tel soupçon sur ma moralité ? Quand tu gérerais l'ensemble du département de lecture de signes dans les entrailles d'animaux, cela n'arrivait pas, Ô Cornille !

Un autre jour, c'est moi qui ait mal agit et me suis emporté dans ton bureau : je te présente ici mes excuses, car je ne voudrais pas que tu me considères comme certains de mes collègues. Ils sont parfois vaniteux, et vindicatifs à l'égard des scribes de notre maison car ils croient faire partie d'une caste supérieure, les imbéciles ! J'étais venu régler les derniers détails d'un budget obtenu auprès du Roi Salmanazar de la cité voisine, Kalkbu. Je t'apportais une caisse pleine de pièces d'or afin que tu la gères pour financer le salaire d'un de nos doctorants (que nous n'avions pas encore choisis), ainsi que plusieurs opérations d'une recherche à venir, pour laquelle nous n'avions à ce moment qu'une idée très générale. Mais tu m'expliquas que j'aurais dû, auparavant, inscrire sur un papyrus une série de lignes de compte pour prévoir plus d'un an à l'avance, au centime près, l'usage que mon équipe ferait de chaque ligne, et que cet usage serait ainsi fixé rationnellement sans que nous puissions (ou alors difficilement) changer quoi que ce soit par la suite. Ainsi, j'aurais dû prévoir une répartition budgétaire comprenant les frais de transport à cheval du doctorant, la durée de son salariat, et les factures de plusieurs prestataires de service (pour les traductions de parchemins, l'achat d'animaux pour la divination, le transport de nourriture en charrette, etc.). Or, quand une recherche débute, s'il y a bien quelque chose qu'on ne peut pas prévoir, c'est tout cela : même si les petits clercs de la Sainte Église du Marché Libre et Non Fausé t'ont inculqué la croyance inverse, et prétendent que la recherche du savoir doit s'appuyer sur une programmation inflexible anticipant tous les possibles, sache qu'ils te mentent pour financer leurs postes et leurs privilèges indus ! Une vraie recherche est celle où tout ne peut pas être prévu à l'avance. Je me suis donc énervé dans ton bureau, avant de me rendre compte que tu n'étais pour

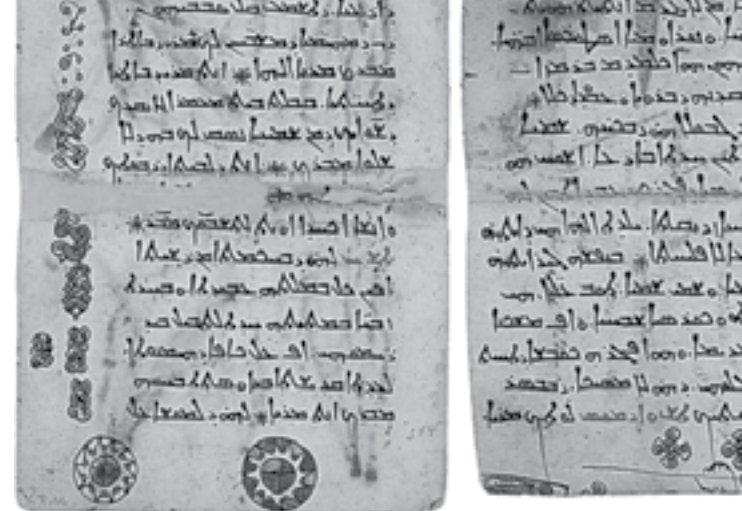
rien dans l'absurdité ubuesque des croyances propagées par nos ennemis de la Sainte Église, eux qui ont conquis par trahison – hélas ! – le cœur de notre vénéré et si avisé Président. Mais ce que je voudrais te dire, c'est que mon énervement provenait du fait qu'avant de t'apporter la caisse contenant les pièces d'or du Roi Salmanazar, j'avais passé des semaines à voyager à mes frais entre Pampérigouste et Kalkbu, et des heures épuisantes en réunions avec les scribes et les magistrats de cette belle et grande cité voisine.

J'avais également dû, au préalable, convaincre mes collègues chercheurs de m'aider dans cette tâche, et donc mener plusieurs réunions dans notre équipe. Cela représentait une part de travail non négligeable, et des frais à ma charge et non remboursables puisque venant précisément avant que je ne dispose du budget du Roi Salmanazar. Or, tout ce travail, sache-le Ô Cornille, ne me rapporte strictement rien : aucun bénéfice en termes de salaire, et presque rien en termes de carrière puisque je ne publierai aucun papyrus savant sur ce projet qui ne concerne pas directement ma recherche, mais qui sert avant tout à financer des doctorants. Et, comme tu le sais, c'est l'université de Pampérigouste et son bien aimé Scribe Comptable qui extraient une part des pièces d'or de la caisse du Roi Salmanazar pour en bénéficier, tandis que moi, je ne suis pas rémunéré pour mes efforts. C'est cette part d'investissement du chercheur en amont des projets, que tu ne perçois pas, Cornille, et qui nous épuise parfois au point de nous rendre amers et injustes dans certains cas. Encore une fois, je te fais mes excuses : j'aurais plutôt dû m'emporter auprès de la Sainte Église du Marché Libre et Non Fausé et de ses clercs immoraux !

J'arrive au bout de mon papyrus et mon calame est épuisé par tous les caractères tracés aujourd'hui. Je vais donc terminer ma lettre, et la clôturer sur une note d'espoir. J'ai été heureux de te retrouver plusieurs fois dans les nombreuses protestations qui ont réuni, durant des mois et par milliers, les étudiants, les scribes et les enseignants dans la rue : c'était quand nous avons compris que l'objectif de nos ministres était en fait de tous nous assujettir à la Sainte Église du Marché Libre et Non Fausé et à son obscurantisme. Qu'ils soient du clan Pekres comme du clan Fiorazo, ils partagent la même adoration religieuse pour le pouvoir de l'argent et le même mépris pour la connaissance, nous le savons bien. Dans ces luttes, nous avons été unis, et j'ai souvent constaté que les scribes et les bibliothécaires portaient plus vivement, et avec plus d'intelligence critique, les valeurs du service public que bien de mes collègues savants, prompts à se vendre au plus puissant du moment. Nous avons perdu une bataille contre la Sainte Église, et les marchands du temple ont maintenant envahi nos universités. Ils y pullulent, comme une maladie contagieuse, et y font des ravages dans les esprits, prônant leur mystique de la compétition et de la lutte de tous contre tous. Ils nomment cela : « excellence ». Dans leur double langage, cela signifie en réalité : médiocrité, asservissement, vénalité. Mais ce n'est pas une raison pour que toi et moi, ni ceux qui partagent nos valeurs, se résignent. Car les guerres ne sont perdues que dans la mort. Or, nous sommes encore là, menacés certes, mais vivants !

Ô Cornille, il nous faut réfléchir sans tarder à la manière de retisser des solidarités pour que survive l'espoir ! Peut-être que cette lettre te donnera l'envie de me répondre, par ce même canal : tu sais où trouver les auteurs du livre où figure mon papyrus. Ils te donneront volontiers la parole, sans te censurer, sans te juger, et avec l'envie de débattre, d'exposer nos différents éventuels pour mieux les surmonter. J'espère donc te lire très bientôt. Porte toi bien.

MIFITO



Entre les chercheurs et l'administration, les relations tournent souvent autour d'une histoire de procédure. La procédure dans laquelle le chercheur n'entre pas, car son cas est spécifique. La procédure que l'administration est obligée d'appliquer parce que c'est la règle, que ça plaise ou non au chercheur. La procédure que le chercheur fait semblant d'ignorer, car il considère qu'elle n'est pas pertinente. La procédure que l'administration a oublié d'expliquer au chercheur, alors que cela aurait pu lui faire gagner un temps précieux...

Ainsi c'est souvent autour d'une procédure que le chercheur et l'administration se rencontrent, de manière plus ou moins volontaire, et avec un a priori plus ou moins positif. Puis, il faut construire une relation. Une relation entre deux personnes qui ont chacune leur propre culture, leurs propres objectifs, leurs propres règles. Une relation entre deux personnes qui ont besoin l'une de l'autre pour avancer. Une relation entre deux personnes qui s'écoulent, qui cherchent à se comprendre, qui font avancer les choses ensemble. Une relation entre deux personnes qui sont embarquées dans le même bateau et qui poursuivent un même objectif.

Pourtant, en tant que personnel de l'administration de la recherche, j'ai parfois l'impression que les chercheurs pensent que je suis dans le camp adverse. Ils ont l'air de penser que mon but est de leur mettre des bâtons dans les roues. Face à leur réaction parfois violente, mieux vaut se blinder, et ne pas prendre les choses de manière personnelle. J'ai donc appris avec le temps, à réagir de manière professionnelle. Et qu'est-ce que ça veut dire, d'être « professionnelle », quand on est une personne de l'administration ? Ça veut dire qu'on doit énoncer les faits de manière objective, en évacuant tout élément personnel, tout élément qui pourrait laisser transparaître un sentiment. Ça veut dire qu'on doit appliquer strictement les règles et les procédures, rien de plus, et rien de moins. Bref, ça veut dire qu'on doit oublier qu'on est dans une relation humaine, et qu'on doit répondre comme une machine.

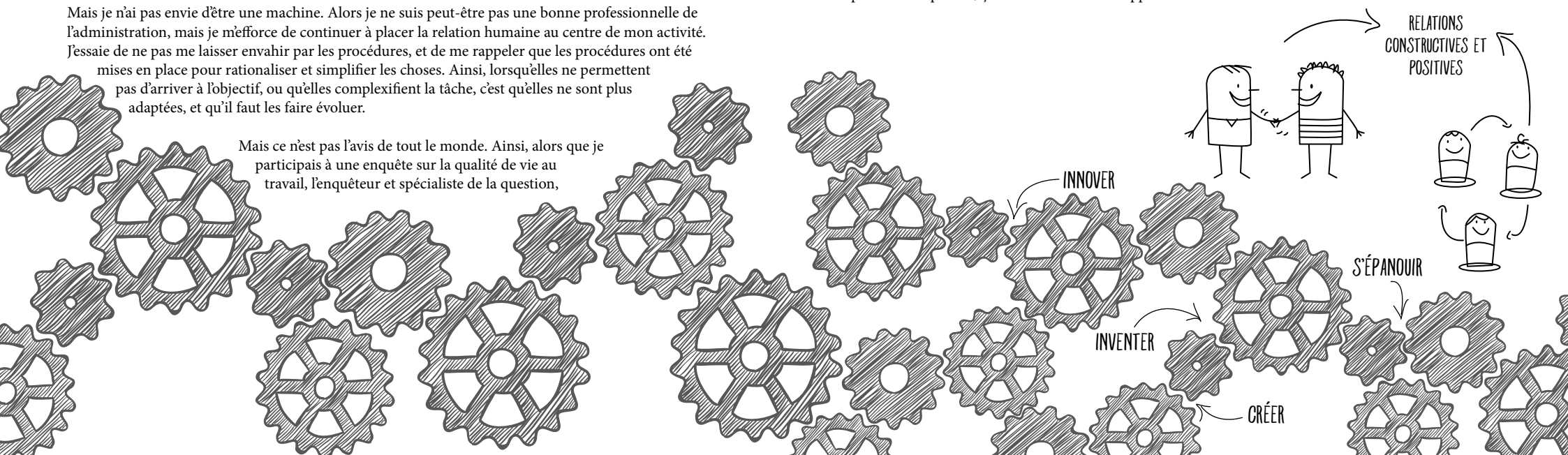
Mais je n'ai pas envie d'être une machine. Alors je ne suis peut-être pas une bonne professionnelle de l'administration, mais je m'efforce de continuer à placer la relation humaine au centre de mon activité. J'essaie de ne pas me laisser envahir par les procédures, et de me rappeler que les procédures ont été mises en place pour rationaliser et simplifier les choses. Ainsi, lorsqu'elles ne permettent pas d'arriver à l'objectif, ou qu'elles complexifient la tâche, c'est qu'elles ne sont plus adaptées, et qu'il faut les faire évoluer.

Mais ce n'est pas l'avis de tout le monde. Ainsi, alors que je participais à une enquête sur la qualité de vie au travail, l'enquêteur et spécialiste de la question,

nous a demandé si nous étions souvent confrontés à la nécessité de contourner les procédures. Il considérait que le fait d'avoir à contourner une procédure était générateur de stress et pouvait donc expliquer une partie du mal être des personnels.

Pour moi, c'est pourtant exactement le contraire. Le fait d'avoir l'opportunité de contourner, réinventer, remettre en cause les procédures existantes, marque justement la liberté dont on bénéficie pour agir. Ce qui me stresserait dans mon travail au quotidien, ce serait de devoir appliquer des procédures que quelqu'un aurait mises en place, et qu'il ne serait pas possible de faire évoluer. En tant que personnel de l'administration de la recherche, je considère que mon travail est d'inventer les rouages qui permettent que les chercheurs puissent mener à bien leurs activités de recherche, dans le respect des lois et des règles administratives de l'établissement. Si tout est déjà mis en place, s'il n'y a plus rien à inventer, plus rien à faire évoluer, si tout rentre parfaitement dans les cases, je me vois devenir une machine, et cela m'angoisse. Ce qui me plaît, c'est de regarder ceux qui ne rentrent pas dans les cases, de chercher à comprendre pourquoi ça ne rentre pas les cases, de réfléchir à comment ont été définies ces cases, d'inventer une nouvelle case, ou bien de changer toutes les autres cases. C'est la raison pour laquelle, lorsque je rentre dans le bureau du service financier ou du service juridique, mes interlocuteurs savent que je vais leur poser des questions auxquelles ils n'avaient jamais été confrontés jusqu'à lors, et que je vais leur proposer d'inventer, d'innover, de créer, bref, de sortir de la routine quotidienne. Et c'est bien ce processus de déconstruction, de détournement et de création, qui me permettent de m'épanouir au contact des procédures, n'en déplaise aux spécialistes du stress au travail.

Car oui, je crois qu'il est possible de s'épanouir en travaillant sur la base de procédures. Je crois qu'il est possible que les échanges entre l'administration et les chercheurs soient des relations constructives et positives. Et parfois, ça fait du bien de s'en rappeler.



Mon intention est ici d'établir un bilan personnel dans l'objectif de préparer un espace de communication sécurisé, où pourront se vivre les conflits qui, lorsqu'ils sont étouffés, pourrissent tout espoir et toute motivation d'habiter à plusieurs l'institution « Université ».

J'aimerais donc commencer cette lettre par quelques exemples de choses qui selon moi participent à un bon fonctionnement des échanges avec l'administration de l'Université. Je me souviens d'une personne qui travaillait au sein du service des relations internationales de l'Université où j'étais inscrit.e au début de mon doctorat et qui m'avait aidé.e et conseillé.e pour l'obtention de bourses de mobilité et avait tout fait pour me faciliter la procédure des candidatures, acceptant même de me communiquer les résultats par téléphone, afin que je n'ai pas à subir la longue et pénible attente des réponses par courrier. J'avais eu le sentiment d'avoir face à moi un.e réel.le partenaire, un soutien bienveillant et tellement précieux dans la situation délicate et fragilisante où je me trouvais. Je me souviens aussi d'une personne de l'administration de mon Université actuelle qui, saisissant l'absurdité d'une situation que je vivais à cause d'un.e autre membre de l'administration s'est risqué.e à s'immiscer dans la procédure afin de la débloquent. J'ai ressenti un grand soulagement, comme si, au moment où je m'effondrais, épuisée par mon impuissance, une force extérieure me relevait pour me remettre sur pieds.

Malheureusement, d'autres choses dysfonctionnent selon moi terriblement dans cette même administration. J'ai été confronté.e, au cours de ma scolarité dans le supérieur, à de nombreuses situations qui ont engendré beaucoup de frustrations et de doutes. A titre d'exemple, je me souviens d'une après-midi en Licence, sans doute anecdotique mais qui m'a beaucoup marquée, pendant laquelle j'avais cherché à m'assurer auprès de l'administration de l'UFR, que des crédits ECTS validés seraient bien inscrits sur mon relevé de notes. J'avais dû annuler deux rendez-vous cette après-midi là, dont un chez le médecin, parce que l'administration de mon UFR m'avait envoyé.e dans trois bureaux différents de deux UFR différentes pour chercher ces crédits ECTS. Après avoir tourné près de trois heures dans l'Université, envoyé.e d'un bureau administratif à un autre et ressorti.e chaque fois sans succès, j'étais retourné.e au premier pour m'entendre dire par la personne interrogée au départ, sans un mot d'excuse, que la preuve que les crédits étaient validés s'affichait en fait sur son propre écran, mais qu'elle venait à l'instant seulement de s'en apercevoir. Je me souviens aussi des difficultés rencontrées pour m'inscrire en thèse, parce que je n'avais pas de bourse. J'avais préparé tout un dossier pour la commission, et je n'ai été informé.e de cette condition qu'au moment de justifier le refus de mon inscription. Il n'y avait pas de recours, j'ai dû alors m'inscrire ailleurs en catastrophe (la plupart des délais d'inscription dans les autres universités étaient dépassés) et sans le/la directeur/trice souhaité.e. La frustration immense ressentie m'a laissé un goût amer, un goût d'injustice et d'abus de pouvoir. Puis je me souviens des difficultés liées au transfert de mon dossier de thèse dans une autre Université, un an plus tard. Puis celles autour de la mise en place de ma cotutelle de thèse. Je m'attarderai sur ces dernières, sans doute parce qu'elles sont plus fraîches dans mon souvenir et que leur absurdité les rend risibles. J'ai d'abord passé des heures à préparer le contrat : plusieurs phases d'écriture, de modification, de traduction en fonction des différentes attentes des responsables des cotutelles dans les deux Universités. Puis il y eut les va-et-vient pour les signatures par les directeurs/trices de thèse, les directeurs/trices des écoles doctorales et des Président.e.s des Universités. C'est une longue procédure, toutefois il s'agit bien là des formalités attendues de la part de tout.e étudiant.e souhaitant établir une cotutelle – pendant que les sites Internet des Universités vantent l'internationalité de ces dernières. Puis est arrivé le moment de prolonger la cotutelle, pour la quatrième année de thèse. A nouveau il me fallait traduire, faire valider, puis signer l'avenant à la cotutelle. Sauf que l'administration ne pouvait pas accepter de

signature électronique, même si (mis à part le fait que nous sommes au 21^e siècle) mes directeurs/trices de thèse se trouvent tous.e.s deux dans des villes différentes de la mienne. J'avais anticipé sans vérifier, il fallait donc recommencer les signatures, ce que j'ai entrepris de faire. Et à une des étapes de ce renouvellement de la procédure, lors de la signature par l'Université étrangère, les deux documents séparés ont été rassemblés en une seule feuille, recto verso. Mon Université française était formelle et exigeait, une fois encore, que je recommence la procédure des signatures, afin d'avoir un document original pour chaque Université, bien que l'Université étrangère soit tout à fait d'accord pour ne conserver qu'une copie. Je me souviens aussi des remboursements de trajets que j'attends toujours un an plus tard et ne toucherai sans doute jamais. Je me souviens enfin du paiement d'un contrat de travail effectué avec cinq mois de retard sur la date prévue, après d'innombrables échanges avec l'administration, et une intervention sans doute déterminante de mon/ma directeur/trice de thèse, qui s'était auparavant déjà longuement battu.e pour obtenir la création dudit contrat. Je me suis souvent demandé.e comment les membres de l'administration qui tardaient tant à traiter mon dossier gèreraient, eux, un retard de cinq mois sur leur salaire. Pour moi, ce retard a été source de beaucoup de détresse.



Ces dysfonctionnements me donnent le sentiment terrible et paradoxal de constamment abuser de la bonne volonté de membres d'une administration débordée et agonisante, devenus tyranniquement caractériels, et face auxquels je dois me déplacer sur la pointe des pieds, calculer mes moindres faits et gestes, peser mes mots et compter mes virgules, de peur que celle qui serait de trop ne m'interdise à jamais l'obtention de ce paiement, de ce document, de cette signature, qui, sur ma carrière et/ou sur mon bien être, ont tant d'importance.

Ces épisodes répétés me transmettent l'impression d'être « de trop », comme un fardeau que devraient trainer des personnes dont le cadre de travail se définit pourtant comme un « service » à mon intention et à celle des autres étudiant.e.s. Que les choses soient claires, je n'ai besoin de personne pour me servir, j'ai par contre un grand besoin de pouvoir compter sur des partenaires de travail et sur leur parole, et plus généralement de me sentir respecté.e et pris.e en considération au sein de cet espace commun qu'est l'Université.

J'aimerais beaucoup pouvoir penser l'Université comme une institution dont chaque membre serait capable de définir le sens et aurait de surcroît envie de l'investir. Je veux croire en la possibilité de créer un espace qui prenne un goût de solidarité, et c'est pour cela que j'établis ce bilan personnel, avec toutes les rancœurs qu'il contient. Et c'est enfin parce que je peux exprimer mes propres rancœurs, que je suis prêt.e à entendre les vôtres, cher.e.s membres de l'administration. Je suis en effet convaincu.e de la force potentielle d'un espace de communication sécurisé, dans lequel il est possible de transformer l'amertume en douceur partagée, les hurlements en chœur harmonieux, les individus en communauté, et je souhaite vous y inviter.

La période de maturation d'une thèse est à bien des égards une expérience singulière. C'est un temps qui s'étale et qui place le doctorant dans un état très particulier d'attention au monde, aux idées, le tout avec une exigence de retour réflexif. Plus la période dure, et plus l'environnement du doctorant lui présente, comme spontanément, des sujets de réflexion nouveaux qu'il prend soin de laisser de côté. Il se garde de ressembler au lièvre de la fable qui, trop distrait par la cueillette des pâquerettes sur son chemin, ne touchera jamais au but. Les questions concernant le sens du travail entrepris, sa pertinence professionnelle en termes de perspectives d'emploi ou de choix de vie reviennent bien le tarauder quelques fois... Et c'est parfois l'actualité même qui, de l'extérieur, se charge de lui apporter des réponses et lui offre l'occasion d'éprouver à nouveau la pertinence de son engagement dans cette voie étroite.

L'attentat de Charlie Hebdo fut de ces événements qui interpellent. Et ce, à plusieurs titres : parce que l'acte a été revendiqué comme une manière de mettre fin à la liberté d'expression, parce qu'il touchait des professions intellectuelles liées au monde de la publication, du papier, de l'information ; parce qu'il s'agissait de profession tout à la fois peu rémunératrice et nécessitant un engagement total (le journal était en déficit et les journalistes avaient dû sacrifier une bonne part de leur vie privée). Bref, l'effet miroir, réel ou fantasmé, était saisissant et beaucoup d'entre nous se sont interrogés : saurons-nous continuer à habiter l'espace de notre quotidien professionnel avec autant de naturel et d'engagement que ces journalistes ?

Et tandis qu'il était médiatiquement reçu comme une évidence qu'il fallait parler en temps réel, quitte à révéler des informations compromettantes, tandis que les discours « refusant les amalgames » proliféraient en compilant les formules « consacrées », des collègues, des relations, des étudiants ont échangé en vue de proposer un texte collectif sur

ces événements qui nous avaient laissés sans voix. Dans cet espace de parole lié à l'institution, un fil de discussion, fragile, porté par un authentique effort d'intercompréhension a permis de continuer à faire exister le collectif, la réflexion critique et le souci d'une certaine justesse. On pouvait s'interpeller sur l'emploi d'un adjectif redondant, sur la connotation d'un terme, sur la portée d'une négation. Dans ce dialogue entre collègues, entre membres rattachés à titres divers à l'institution universitaire qui cherchaient à produire un texte, l'écoute mutuelle a pu se réaliser avec exigence et bienveillance, sans rien éluder des réserves de chacun. L'enjeu était de taille. Face aux atteintes portées à la liberté d'expression : réaffirmer la possibilité de dire la pensée au plus juste, au plus près (ce qui, comme nous le savons, n'est jamais une mince affaire). Face à l'emballement médiatique : se réunir autour de textes qui rendent un tout autre son. Oublier les susceptibilités d'auteur, soupeser chaque mot à l'aune de la sensibilité de chacun, s'interdire les facilités de langage qui résumeraient à l'emporte-pièce une émotion difficile à qualifier... Cette parole s'est mise en demeure d'incarner l'espace académique dans ce qu'il a de plus symbolique et de plus précieux. Elle a, à travers ce fil ténu de la discussion, et pour ceux qui en ont été témoin, donné à entendre sa différence et son exigence.

L'échange n'était pas destiné à rencontrer un très large public et c'est encore un point qui rapproche l'espace académique de celui Charlie Hebdo, journal qui peinait à réunir un lectorat conséquent. Mais les collègues, les doctorants qui ont tenu un bout de ce fil de discussion s'y sont sentis chez eux. Les vicissitudes de la vie universitaire, les frustrations occasionnelles et/ou structurelles de tous ordres sont par ailleurs trop nombreuses pour se refuser le plaisir de se souvenir qu'à l'heure où certains ont attaqué un journal d'opinion, le doctorant pouvait se sentir reconforter de s'être engagé dans le projet, un peu fou, d'habiter à terme cet espace de discours.

Le 13 janvier 2015, un mail échangé entre Rcwba, Nvwo et moi-même me fit une forte impression. Nous étions deux jours après la manifestation du 11 Janvier. Une colère sourde et informelle se mêlait à des aspirations puissantes au changement. Des aspirations elles-mêmes décuplées par les possibles solidarités que nous aurions pu créer-là, pour faire face non pas au « terrorisme » mais aux dysfonctionnements, aux inégalités, aux aliénations et aux indifférences quotidiennes qui leur ont pavé le chemin depuis tant d'années... Il nous fallait agir. Dans ce mail, Rcwba parlait d'initiatives qu'elle désirait porter au sein d'un GIS, mentionnant entre autres choses « l'extrême précarité » des jeunes chercheur-e-s, l'importance d'une attention « réelle aux populations, aux jeunes, à l'éducation », au « bien vivre », « l'absence de considération due aux procédures bureaucratiques qui réduisent l'humain à néant » ou « la reconquête des espaces de liberté au quotidien, dans les espaces de la pratique au sein des institutions ».

Ayant été moi-même, comme beaucoup de mes collègues doctorant-e-s, victimes des nombreux dysfonctionnements techniques et procéduriers qui gagnent le monde académique, j'essayais alors (et n'ai su répondre à ce mail qu'en utilisant) les outils développés dans ma propre recherche. Il me fallait trouver du sens à ces folies destructrices (de solidarités, de bienveillances, de soutiens, de valeurs partagées et d'objectifs à atteindre tous ensemble, etc.). L'enthousiasme et la bouffée d'air frais que provoquent souvent les échanges entre nous tous et toutes m'ont fait donc écrire le soir même, depuis le sentiment qu'un lien entre ces impressions devait exister, cette très longue réponse, dont je vous livre l'intégralité².

20

De : Bwvouaso Boeuwhnb <bwvouaso.boeuwhnb@gmail.com>
à : Rcwba Wjvbnō <rwjvbnō@neuf.fr>
cc : "nvwo.vwrson" <nvwo.vwrson@orange.fr>
Date : 14 janvier 2015 01:05
Objet : Re: Re: RE: [conseil] Pour un 2015 interculturel

...dans ton message, on sent que l'angle qui pourrait toucher nos « aînés » et les jeunes chercheur-e-s est le suivant : celui des mécaniques et dispositifs gestionnaires auxquels la communauté des titulaires se heurte directement. C'est peut-être l'aspect le plus saillant de « votre » quotidien. Mais comme tu l'as vu, dans mon cas et celui de Nbwoah ou de Wghvaz, du « notre » aussi. Un « nous » commun semble donc possible ici. Peut-être même un espace *a priori* homogène permettant de faire tremplin vers d'autres problématiques, forcément connexes, en terme de culture, d'éducation, de valeurs, de participation mais aussi en questionnant profondément le sens de la technique qui est selon moi le point aveugle de tous ces dysfonctionnements (les procédures administratives, les impossibilités « techniques », les outils d'aide à la décision et au management etc. en somme le système bureaucratique du point de vue technique).

Dans l'étude de ce qu'est une technique produisant des objets manufacturés (ou dans l'étude d'une technique elle-même considérée comme objet concret), je défini deux types de techniques qui peuvent

¹ J'utilise dans cet article des formes épiciques d'écriture de la langue française. Ceci permet dans un premier temps de rééquilibrer certaines inégalités de traitement entre genres rigidifiées et reconduites à chaque époque dans l'usage du français depuis le 16^{ème} siècle. Dans un deuxième temps, c'est également l'occasion d'enrichir cette même langue en lui donnant plus de choix d'écriture. Par exemple, le dernier syntagme d'un groupe nominal (comme dans le cas des listes de sujets d'un même verbe) donnera son genre pour conjuguer le verbe qui suit. Il en ira de même pour l'accord grammatical des adjectifs. Les noms indument genrés (comme les noms d'activités professionnelles) recevront une forme double. Les tournures neutres (un-e collègue, un-e titulaire etc.) seront parfois privilégiées, ou l'usage du trait d'union pour doubler le genre lorsque cela n'handicaperait pas la lecture (comme dans doctorant-e-s), etc.

² Rééditée pour les besoins du format, certains passages nécessitant des précisions qui se trouvaient ailleurs, notamment dans les échanges informels avec d'autres collègues.

s'appliquer aux techniques organisatrices :

- une « riche », comme étant celle ayant le plus haut degré de *technicité*, opposée donc à
- une « pauvre » qui elle, aurait un degré très bas de *technicité*.

La technicité d'un objet se lie comme une échelle placée dans un espace allant de 0 à l'infini (tel que $[0; \infty[$) : elle représente la capacité que possède l'objet d'interagir et de s'insérer de manière *inchoative* dans son environnement que j'appelle « milieu associé » pour le distinguer de l'environnement écologique.

L'inchoativité représente quant à elle la manière qu'a l'objet de s'insérer *dans le sens du déploiement* de son milieu associé. Si l'objet nécessite une intervention (qui est différente d'une *participation*) humaine et constante pour maintenir son insertion et son fonctionnement dans le milieu associé, sa manière de s'insérer dans le milieu n'est pas inchoative. Si au contraire l'objet assure de lui-même son fonctionnement quels que soient les états et les modifications de son milieu associé, il s'y insère de manière parfaitement inchoative (tous les états initiaux de l'objet trouvent de quoi se déployer *dans le sens du déploiement* du milieu associé, en faisant l'usufruit des contraintes imposées par le milieu et sans contraindre en retour le déploiement de ce milieu). La différence entre contrainte et participation est subtile mais essentielle : la contrainte *impose* à l'objet des agirs (qu'ils apparaissent sous forme de dispositifs ou d'actions diverses dans le temps) qui sont les conditions *initiales* et infrangibles de son insertion inchoative. La participation *prolonge* en revanche et toujours par des agirs (dispositifs ou actions) l'insertion inchoative d'un objet dont la condition initiale lui est propre.

Pour illustrer cette idée générale de la technicité, on pourrait s'amuser à comparer une centrale nucléaire et un moulin à vent :

- la centrale a un degré *faible* de technicité (technique pauvre) car l'intervention humaine y est constante, et la dépense d'énergie colossale pour maintenir son fonctionnement (encore plus grande si l'on inclut les procédures d'extraction et d'enfouissement),
- en revanche, le moulin a un degré de technicité *bien plus élevé* (technique riche) car son fonctionnement normal requiert moins d'intervention (d'agirs *contraignants* l'objet) : c'est le milieu qui *participe* de son fonctionnement. Le moulin à sang (force animale) ayant en ce sens une technicité plus faible que le moulin à vent ou à eau.



21

De plus, la centrale comme objet d'objets (comme *ensemble* technique) ne s'insère pas de manière inchoative dans son milieu associé : par exemple, en rejetant de l'eau chaude dans les rivières, elle s'insère *contre* le déploiement régulier de celle-ci qui se réalise à des températures bien inférieures. Le moulin en revanche s'insère de manière inchoative dans son milieu : par exemple, le moulin n'empêche pas le vent de souffler ou l'eau de la rivière d'occuper son lit et de se déployer à son rythme, ce que fera en revanche le barrage hydraulique.

La relation avec le milieu associé qu'incarne l'objet technique, pour avoir un haut degré de technicité et que l'objet s'insère de manière inchoative dans son milieu associé, doit être bilatérale : le milieu associé doit *participer* du fonc-tionnement de l'objet et l'objet s'insérer dans le sens du déploiement actif de ce milieu associé. C'est ça, la notion générale de *participation inchoative* (« le milieu associé » est au sens le plus simple de « ce qui entoure et traverse l'objet »).

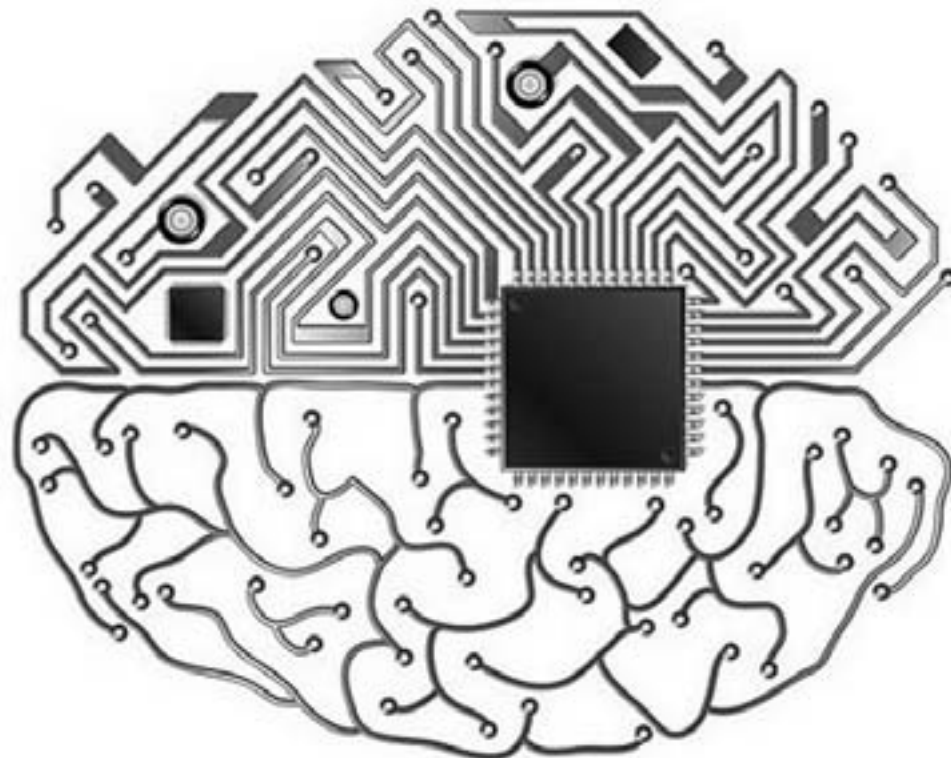
Ce milieu associé et l'objet participent donc conjointement et activement, dans cette façon d'envisager les objets techniques, non pas comme des contraintes mais dans le sens du déploiement (du devenir dirait un philosophe) de toutes les parties. Le degré de technicité devient aussi par contraste l'indicateur direct de l'énergie déployée par l'humain qui, pour compenser la différence quand ce degré initial de technicité est très bas dans ce qu'il a produit, va créer des *milieux associés artificiels* dans lesquels ces objets « fonctionneront » tout de même. C'est le cas typique du laboratoire à grands équipements ou de l'usine.

La recherche d'une dépense minimum d'énergie, afin d'assurer à l'objet technique autonomie par rapport à l'interventionnisme correctif humain dans un milieu associé le plus proche possible des conditions du milieu écologique (et qui est à la fois le signe d'un haut degré de technicité et d'une insertion inchoative dans le milieu) fait partie de toute technique créée par les humains qui, se faisant, n'interviennent plus mais *participent a maxima* au fonctionnement de l'objet. Des techniques et objets techniques qui sont encore conservées aujourd'hui sont de la sorte : les langues naturelles réalisent un équilibre subtil, et très peu gourmandes en énergie, entre les possibilités sonores de l'appareil phonatoire, les rythmes du souffle pulmonaire humain et la capacité auditive de différenciation phonématique la plus efficace possible (réduisant les homophonies, ou les compensant avec des structures syntaxiques et contextuelles courtes qui permettent un jugement décisif et bref dans le temps entre une pluralité de significations possibles). La bipédie anthropique est le mode le plus économique de propulsion, fonction des caractéristiques anatomiques du corps humain actuel, que le corps humain puisse apprendre. Si l'on passe à des objets manufacturés maintenant, comme la poignée d'une épée par exemple, cette dernière correspond à l'adéquation la plus grande entre usage (fendre, percer, contrer un coup multidirectionnel dans un espace pseudo-sphérique autour du corps), exploitation des degrés de mobilité du poignet et économie d'énergie pour réaliser ces mouvements. Je ne crois pas qu'on aie jamais vu dans aucune civilisation d'épée munie d'une anse par exemple³. Tout objet ou forme technique qui s'est durablement installée parmi les communautés humaines sur la planète a donc un très haut degré de technicité. Il ou elle s'insère de manière inchoative dans ses milieux associés, qui eux-mêmes s'inscrivent dans le sens du déploiement du milieu écologique.

Or c'est là que je voulais en venir, car premièrement j'ai la conviction que les solutions pour retrouver des formes d'agir et de participation plus « humaines » ne peuvent pas *ne pas* être techniques. La technique est centrale. Non pas à faire comparaître comme coupable mais comme témoin à charge. On conspue souvent la machine, et on cherche des solutions en dehors des mécanismes bureaucratiques, dans une forme d'exotisme du naturel, de l'immédiateté, de l'essentiel etc. mais qu'on oppose toujours à la technique. Or cet humain que je suis est de bout en bout technique. La preuve en est que même le refuge épiscopal des critiques technophobes est toujours technique. Ces refuges sont : la culture, le langage, un type de relation pré-industrielle avec la nature, la corporéité comme dimension première de notre liberté d'agir (qui entretient un lien organique avec les arts), etc. Quelle que soit l'envie d'y

trouver un refuge à la folie technicienne, ces types de relations que nous entretenons entre nous ou avec le monde sont en fait traversées par des techniques qu'on oublie car elles ont un très haut degré de technicité : *leurs milieux associés participent activement de leur fonctionnement, et ces techniques s'insèrent inchoativement dans le sens du déploiement de leurs milieux associés*. Toute forme d'agir, du réflexe physique, ou du déplacement du corps, ou encore (et même surtout) de la méditation, du langage etc... à la conception intellectuelle ou manufacturière la plus raffinée, tout cela est de bout en bout technique : on n'en sort jamais. Elles deviennent les moyens opératoires physiques et intellectuels, très puissants, de notre insertion dans nos milieux associés. Nous-même, comme tout être biologique, nous nous insérons de manière inchoative dans nos milieux, mais c'est notre activité technique qui nous permet de maintenir notre déploiement dans celui du milieu. Ces opérations techniques d'observation et de participation sensorielles sont cela-même qui rend David Abram extrêmement sensible à toutes les manifestations des milieux associés qu'il traverse dans *Comment la Terre s'est tue*. Et tout cela, avec un intérêt porté sur le sens du déploiement de ces milieux, permettant à ces milieux de participer également du fonctionnement de l'activité technique de son corps, de son regard, de sa pensée et de son agir, que David Abram déploie avec enthousiasme : il *s'y individue*, participe du mouvement qu'est son individuation constante en associant le déploiement du milieu associé à l'équation analytico-sensorielle. On est en plein dans de la technique riche ici, une technique en état de sursaturation avec son milieu.

Si l'on sent toutes et tous vouloir revenir donc à « plus d'humanité » (en fait, l'interaction en direct, l'empathie, l'écoute, la bienveillance, la sympathie, la solidarité, le respect d'une égalité etc.) c'est parce que ce terme « d'humanité » recouvre des opérations techniques riches et *individuanes* bien mieux incorporées et familières que les outils et les organisations produites par le progrès scientifique et technique européen récent.



³ Une forme qui réduit l'utilisation des degrés de liberté offerts par le poignet mais permet de coupler la force motrice du bras et du corps pour des coups directs - pelle - ou des effets de traction et de levier - comme dans le cas des amphores.

Il y a un autre point qui me semble essentiel et qui peut vite conduire à mal comprendre le propos et biaiser tout de suite les échanges sur la technique. C'est dans la façon problématique que l'on a de classer les phénomènes techniques et les ensembles de phénomènes techniques. Problème qui peut être résolu par la notion d'*interférence physique*. Ce point est extrêmement important car c'est là que la plupart du temps on met face à face des choses qui n'entretiennent aucun rapport direct sur le terrain (par exemple le « système technicien » et les outils bureaucratiques de l'agent administratif).

Lorsqu'on intellectualise les niveaux d'inclusion (tels qu'un objet technique, plus petit que « l'ensemble » technique, lui-même plus petit que le « système » technique etc.) comme des *choses* de plus en plus élevées, afin de pouvoir classer des phénomènes, ces niveaux perdent toute réalité si on ne mentionne pas ce dans quoi ils s'ancrent. Si on ne mentionne pas ce qui fonde, concrètement, cela-même qui les relie toujours à du terrain. On perd de vue par exemple que chaque niveau s'actualise et ne peut d'ailleurs se réaliser concrètement *que* dans des localités : des espaces *physiques* avec des matérialités qui interfèrent à l'échelle de leurs milieux associés respectifs. Les critiques sur la virtualité et les réseaux informatiques sont les premières à oublier ces ancrages physiques (comme les fermes de serveurs). Si l'on se permet de parler de « système » technicien comme le fait Ellul, un niveau incluant une quantité faramineuse d'ensembles techniques et d'objets techniques donc, on est obligé-e de mentionner aussi tous les milieux associés de chaque objet et de chaque ensemble qui interfère les uns avec les autres, si interférence il y a. On ne peut tirer aucune conclusion sur les *effets*, ou les méfaits, ou les bienfaits de la technique avec une telle comparaison non-ancrée. Car la technique est effective non pas dans une relation d'ordre *téléologique* mais d'ordre *interférentiel*. C'est à l'échelle où des *agirs interférants entre eux peuvent s'observer* que l'on peut définir l'espace analytique de la technique. Si l'on ne considère donc :

1. qu'une distribution horizontale des phénomènes (et pas d'échelle verticale de l'objet vers le système), et
2. uniquement le fait que passer d'une degré à l'autre veut seulement dire complexifier l'analyse en augmentant le nombre d'éléments à prendre en compte (puisque l'on doit toujours conserver l'ancrage de chaque objet dans des localités et leurs interférences), ou que
3. le fait de passer d'un degré à l'autre veut seulement dire élargir l'espace analytique parce qu'un phénomène d'interférence débordant l'espace dans lequel on observe au début a été détecté, alors peut-on
4. éviter les écueils qui instrumentalisent (et donc conçoivent pauvrement) ce que « technique » veut dire et surtout *fait*. Donc éviter de biaiser les échanges sur la technique qui sont coincés par de grand débat sur les méfaits, les bienfaits ou l'inévitable soumission au système technicien. On réduirait ce faisant l'analyse aux interférences, pi-lotée par les notions de technicité, d'inchoation, de milieu associé, etc.

Et enfin le meilleur exemple, parce que c'est tout de même de là qu'est parti ce mail. Le cas de l'interférence entre « l'ensemble technique bureaucratique » et les « humains » qu'on instrumentalise comme deux « systèmes » sans les ancrer. Voilà le risque d'une démonstration oubliant les interférences : au niveau de l'ensemble technique bureaucratique, on pourrait dire que l'humain est une ressource renouvelable et consommable, puisqu'il s'en crée toujours de nouveaux. Ça choque et tant mieux : mais cette « technique » et le fond téléologique « humanité » n'interfèrent pas du tout. Ce sont encore des intellectualismes, qui plus est dangereux. Ce sont des techniques *locales* qui interfèrent avec la *localité* que sont des individus précis et le(urs) milieu(x) proche(s). Pas un « système technicien » avec une « humanité ».

Or pour les techniques plus sociales (j'y arrive enfin), ou managériales, l'oubli des localités, des interférences et de l'inchoation pousserait à concevoir selon ce modèle faussé un objet technique à haut degré de technicité de la manière suivante : idéalement, avec une *intervention* proche de 0 du facteur humain et dans le sens du déploiement d'un seul « milieu associé » à ces techniques, à savoir les « humains de l'humanité » eux-mêmes, qui deviennent à son échelle toujours renouvelables. Ce que je viens de dire là, en gros, c'est le pire de la vision de l'asservissement des humains par leurs

machines qui se réaliserait : autonomie totale des techniques, aucune intervention humaine, milieu associé « hu-manité » renouvelable donc inépuisable et donc, asservissement. On est en plein Matrix. Mais premièrement, ce serait une analyse non biaisée et valable de la technique si et seulement si ce qu'on entend *par* et que l'on a créé *comme* « technique », en local, se fait pauvrement, et ce dès sa conception. Si et seulement si le milieu associé est un gros système théorique « humanité » avec lequel l'objet technique n'interfère pas du tout sur le terrain. Malheureusement, c'est ainsi que l'on conçoit mais aussi que l'on critique la plupart de nos techniques actuelles, produisant des discours aporétiques. Un acte de création (discursif pour les critique ou physique pour les objets techniques) simplifié, non-exhaustif, associé à de gros système théoriques et aucunement soumis aux fluctuations du milieu associé environnemental et peuplé d'individus humains et non-humains qu'il (et qui le) traverse. Donc pas du tout conçu dans sa genèse de manière inchoative, mais laborantine. Ce qui fait qu'à chaque étape de conception, d'élaboration et plus tard de développements successifs (mais aussi dans le déploiement de ses effets) n'a pas été envisagé corrélativement la manière qu'a le milieu associé de participer individuellement et collectivement au fonctionnement de l'objet, dans sa création comme dans sa critique. De même que n'a pas été laissé à l'objet la possibilité de s'insérer inchoativement dans ses nombreux milieux associés, c'est à dire dans le sens de leurs déploiements. Ce sont clairement les modalités de création manufacturières ou organisationnelles et la compréhension qu'on en a qui posent problème : fragmentaires, laborantines, abstraitement cumulatives avec un objectif unique de puissance. D'où peut-être la persistance, la *résistance* de chacun-e et les nombreux sentiments d'asservissement, d'épuisement, d'aliénation, ou le retour constant du mythe effrayant qu'est la révolte des machines.

Je vais prendre mon cas dans les luttes avec le système RH à Paris Diderot pour illustrer les enjeux que recouvrent une autre façon de voir la technique dans le cas des techniques sociales ou managériales. Si « je » suis l'un des milieux associés à la technique du « paiement des indemnités » de Paris Diderot (et le plus important car « je » suis en plus son but poursuivi ET sa raison d'être), cette technique est d'une pauvreté absolue si je n'ai aucune forme d'interaction et de participation possible avec elle. Et elle est encore plus asservissante si son fonctionnement ne se fait pas dans le sens du mon déploiement (car il creuse au lieu de combler une précarité qui me met en danger). Pire que d'avoir un niveau de technicité très bas, ces aberrations que nous avons créées en viennent même à contredire dans leur fonctionnement leur propre raison d'être : assurer les conditions décentes de vie pendant les périodes de chômage !

Deuxièmement, et c'est le détail qu'on oublie souvent dans ces techniques sociales ou managériales, le détail qui tue : dans ces techniques-là, si l'on respecte une compréhension riche de ce que technicité veut dire, il faut faire preuve d'une extrême sensibilité aux endroits où ces techniques interfèrent. C'est à dire, c'est le plus évident, à mon endroit et aux endroits où elles interfèrent dans mon quotidien. Ce sont : familles, conditions de travail, aspirations personnelles, be-soins exprimés par l'employé etc. la liste est très longue et *c'est normal qu'elle le soit*. Et enfin, et c'est cela qu'oublie celles et ceux qui se dressent contre ou souffrent du « système » bureaucratique : il faut faire preuve d'une sensibilité toute égale au niveau des *êtres manipulants eux-mêmes ces techniques* (les gestionnaires). Car ces techniques interfèrent tout autant avec elles et eux (voir bien plus) qu'elles ne le font avec les usagers ou leurs « victimes ». Dans le cas de ces techniques d'organisation, l'objet technique que l'on critique n'est pas qu'un objet manufacturé, *mais bien l'être humain et ses outils*. Manipulateur ou manipulatrice de ces techniques, le ou la gestionnaire devient cela qui porte les outils. La ou le gestionnaire *aussi* voudrait *participer*, mais participe en fin de compte faiblement s'il ou elle suit la *doxa* de l'usage des outils sans la contourner. L'absence de possibilité de participation des gestionnaires sur leurs propres outils est souvent ce qui les fait apparaître comme solidaires de l'élément technique, au regard de l'usager ou de la « victime » des procédures administratives. Il ou elle est intégrée à la plainte générale formulée par la victime, qui ne fait plus de distinction entre l'objet technique critiqué (et *mal* critiqué puisque mal conçu) et celles et ceux qui les portent. C'est cette dynamique des amalgames et des épuisements de part et d'autre qui accélère la destruction des solidarités et des techniques sociales à haut degré de technicité comme le partage, le don, l'écoute, l'empathie, la solidarité etc. En tant que dépositaires de

nos agirs, les techniques se *doivent* d'être l'écho des modalités que nous avons de nous insérer dans nos milieux, comme de la façon qu'ont ces milieux de participer à notre « fonctionnement », qu'on appellera donc plutôt « vie » ici. C'est ce que l'on oublie et qui fait qu'on ne les crée pas pour qu'elles puissent réverbérer au mieux ces échos de nos modes d'être. Technique et humain sont perméables et se recouvrent quand la (dé)finition de l'une (la technique) est enrichie de l'ancrage et de la pluralité des modes de participations naturels de l'autre (l'humain) dans ses milieux associés propres (l'environnement au sens de l'écologie).

Tout comme dans le cas de la centrale nucléaire, il ne faudrait donc pas en venir à concevoir les individualités professionnelles comme devant nécessairement être assaillies par des appareillages de plus en plus contraignants pour maintenir leur fonctionnement d'agent administratif. Car ce faisant, on maintient le cloisonnement type labo autour des techniques et des gestionnaires, afin que ces dernier-e-s maintiennent une activité « normale ». Mais leur activité n'est déjà pas « normale », dès le départ : les techniques comme celles et ceux qui les portent ne s'insèrent pas de manière inchoative dans *tous* les milieux associés à cette activité. Et ces milieux associés « oubliés » (parce qu'on en réduit l'espace à la portion congrue, par exemple la hiérarchie) ne *participent* pas au fonctionnement de ces techniques et outils d'organisation. Une activité « normale » serait celle qui jouirait du plus haut degré de technicité dans ses éléments ainsi que dans ses buts poursuivis, soit le « bien vivre » dont tu parlais Joëlle. Cela demanderait donc, au contraire de ce que l'on fait en voulant « simplifier » :

incorporer plutôt dans l'élément technique gestionnaire et dans l'activité individuelle qui l'accompagne la complexité des interactions environnementales qui font de cet être humain manipulant ces techniques (comme de ceux qui sont joués par ces techniques que notre gestionnaire manipule) un être se réalisant et se déployant au cœur de la multiplicité des milieux associés avec lesquels il interagit. Or c'est ce que l'on fait déjà lorsqu'on s'écoute tout simplement avec attention les uns les autres, sans trop d'effort et de dépense d'énergie. C'est ce manque dans nos objets que l'on compense ce faisant et qui nous effraie. C'est exactement cela qu'il faut reporter sur les objets techniques : cette capacité d'écoute, sensible à tous les espaces d'interférences auxquels ils participent, s'insérant inchoativement dans leurs déploiements et recevant de ces espaces toutes les conditions de possibilités de leur fonctionnement. Pas une, ni deux, mais toutes. Qu'il en manque une et déjà, le degré de technicité de l'objet chute en flèche.

Si le corps nous est donné pour s'insérer de manière complexe dans ce déploiement du vivant, la technique nous est essentielle pour poursuivre le déploiement humain dans ce dernier. Etant incontournable, elle reste le seul moyen accessible aux humains pour maintenir leur agir dans la même direction de ce que l'on appelle « la vie ». Une vie que toute chose sur cette planète occupe de manière inchoative et avec un haut degré de technicité.

Bon il est tard et je n'ai pas dormi de la nuit hier, "szép almokat" comme on dit ici !



Pour être franc, j'ignore si le récit que j'entreprends ici rend compte de mon inexpérience, de ma malchance ou bien d'un dysfonctionnement profond de mon institution universitaire. Mon désarroi est accru par le fait que j'ai presque toujours eu affaire à une personne, un interlocuteur qui me donnait les réponses les plus inattendues, ou encore pire, les plus attendues. Je ne peux donc même pas évoquer le lieu commun du monstre bureaucratique sans visage, inabordable, entre la solitude des formulaires et des coups de fil sans réponse.

L'histoire a commencé début 2011. J'étais au milieu de mon année de master, qui se passait bien. Je souhaitais l'achever et rentrer chez moi, dans mon pays. A l'issue des premiers, mes résultats dépassaient totalement mes attentes. La secrétaire pédagogique du master m'appela dans son bureau pour m'expliquer que si je parvenais à avoir les meilleurs résultats de la promotion de master, je pourrais prétendre à une allocation doctorale, pour poursuivre en thèse. Elle me demanda ensuite si cela m'intéressait.

- « Bien sûr », répondis-je.

Mes plans avaient changé, je voulais maintenant faire une thèse de doctorat. Vers la fin du master, avant d'avoir ma note de mémoire (50 % de la note finale), je retournai voir la secrétaire pédagogique afin de lui demander quelles étaient les démarches nécessaires pour postuler à l'allocation doctorale.

- « Je m'occupe de tout. Concentre-toi sur ton mémoire », me dit-elle

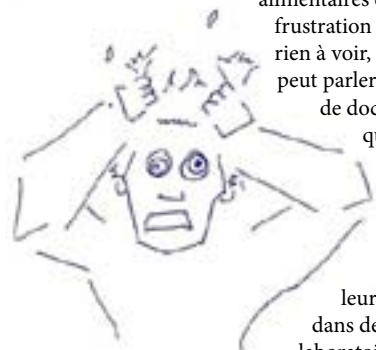
J'obtins, pour la première fois de ma vie, la meilleure note de toute la classe.

Lorsque je reviens, plein d'espoir, m'informer des démarches à faire, la secrétaire était navrée : l'échéance pour candidater à la bourse était dépassée.

Après avoir mûri ma colère et ma frustration, je me dit que c'était ma faute. « J'aurais dû mieux m'informer, et surtout je n'aurais pas dû laisser quelqu'un d'autre faire à la place une démarche aussi importante pour mon avenir », pensai-je.

Mon objectif principal étant désormais la thèse, il me fallait trouver un financement. Les petits boulots alimentaires devinrent une obligation pour survivre et pour supporter la frustration des bourses manquées. Ces petits boulots n'avaient au début rien à voir, ou très peu, avec mon activité scientifique. Jusque-là, on peut parler d'une véritable malchance. Mais à différence de beaucoup de doctorants, j'ai une directrice de thèse qui m'a toujours aidé, et qui s'est battue pour moi dans de circonstances très complexes pour elle aussi.

Petit à petit j'ai donc combiné ces petits boulots avec d'autres activités liées à des projets de recherche. Je me suis ainsi intégré, de manière précaire au début, au monde académique. Les doctorants ne doivent pas seulement faire leur recherche pour la thèse. Ils doivent aussi se communiquer dans de colloques, faire des cours et participer parfois à la vie de leur laboratoire de rattachement, d'une manière ou d'une autre. C'est ainsi



que je commençai à être confronté (Oh ! Félicité !) à l'affaire des Remboursements. Un déplacement de 100 euros n'est sans doute pas difficile à supporter pour une personne ayant une situation stable. Mais pour quelqu'un qui vit dans de conditions de réelle précarité, ne pas être remboursé pendant plus d'un an (et dans certains cas ne jamais être remboursé du tout) devient un problème aigu « C'est l'administration de la fac qui ne fonctionne pas comme il faut », me disais-je.

Il y a un an et demi, je démarrai un véritable travail à l'université, avec un vrai salaire régulièrement versé. Je pensai donc que c'en était fini de mes ennuis... Je me trompai. Ce travail, que je poursuis actuellement s'inscrit dans un programme recherche collectif et comporte deux volets. Le premier est lié au projet de recherche proprement dit : il s'agit de tâches que j'assume avec enthousiasme. Le second consiste à faire le lien entre les personnes qui contribuent au projet de recherche et l'administration de l'université qui gère le budget. Chaque dépense doit être effectuée par l'université. Ainsi par exemple, quand une personne doit faire un déplacement pour assister à une réunion, elle prend son billet de train et puis elle me transmet le billet et quelques documents et je veille à ce qu'elle soit remboursée grâce au budget qui est sur un compte portant le nom du programme de recherche. Mais quand les remboursements tardent (dans certains cas : plus d'un an) les personnes me contactent (je suis le lien, la charnière, l'interface) pour me gronder, gentiment au début, et de plus en plus rudement au bout d'un an. « Ça fait partie du travail », pense-je.

Depuis un an j'ai commencé à intervenir dans de différents contextes à l'université. Ma première expérience a été deux cours de deux heures en deuxième année de master. J'ai préparé une intervention sur un sujet que je ne maîtrisais pas. Je me suis beaucoup préparé, et le cours s'est très bien passé. Après le cours, quand il a fallu présenter les documents destinés à la rémunération des heures travaillées, le responsable du master a fait état de problèmes que j'ai eu beaucoup de mal à comprendre (mon statut). Après avoir confirmé que le master ne pouvait pas me payer, il m'a proposé de me rémunérer en livres. « C'est mieux que rien » ai-je réfléchi. J'ai fourni la liste d'ouvrages, mais ceux-ci ne sont jamais arrivés.

Je suis parvenu à prendre un peu de recul par rapport à ce problème d'heures non payées. D'une part, j'ai

eu ma première expérience en tant qu'enseignant, et d'autre part je me suis confronté au système bureaucratique de l'administration chargée de payer les interventions. Il s'agit d'un système qui est le plus souvent rétroactif car le rythme des formations d'une part, le circuit des documents d'autre part, sont difficiles à faire coïncider, et sont donc bien moins élastiques que les exigences des intervenants. L'enseignant fait donc ses heures de cours, présente ensuite à l'administration un document intitulé « Autorisation de cumul », qui doit être complété avec un certain nombre de signatures et accompagné de documents divers.

Par la suite j'ai fait trois autres interventions, dans un autre dans un master, mais je crains que les heures ne me soient jamais payées. J'ai présenté avec diligence les « autorisations de cumul » à la suite des trois interventions. Je me suis demandé au bout d'un moment pourquoi je n'étais pas encore payé, et on me répondit (après plusieurs jours d'appels par mail et téléphone) qu'il fallait attendre, que les documents avaient achevé le circuit de toutes les étapes (comme s'il s'agissait de quelque chose de spécial), et qu'il ne restait plus que la signature du directeur. Après quelques mois d'insistance, on m'a même désigné une interlocutrice qui « allait s'occuper personnellement de mes dossiers ». Des

CHANCE

Allez en prison
Rendez vous directement à la prison.
Ne franchissez pas la case "Départ".
Ne touchez pas 60.000 €

mails effectivement s'échangèrent, une nouvelle énergie apparut, je crus à nouveau que les choses s'arrangeraient... mais bien évidemment c'était, comme d'habitude, une lecture très naïve du cours des événements.

Tout récemment je voulus changer mon visa pour faire reconnaître un statut qui permettrait à ma femme de pouvoir travailler en France. Je demandai donc à la Direction des Ressources Humaines un document nécessaire à la démarche de demande auprès de la préfecture. Après deux mois de contacts insistants de ma part, par tous par les moyens adaptés à l'objectif de déclencher une prise en charge de mon cas, une personne m'a expliqué que mon contrat de travail posait problème car j'étais au maximum des heures autorisées par la préfecture pour un étudiant étranger. Le problème était que le nombre d'heures auquel j'étais engagé n'était pas spécifié sur le document.

On ne me l'a pas dit officiellement, mais je pense que les heures des interventions que j'ai faites ne me seront jamais payées, puisque je n'avais pas le droit de travailler un tel nombre d'heures. Je trouve bizarre de ne pas pouvoir travailler si l'on a l'opportunité et les envies de bien faire les choses. En prenant un peu de recul, je vois très bien maintenant que je suis dans la pire des combinaisons, car je cumule l'inexpérience, la malchance et les dysfonctionnements chroniques de l'université.



CONTACT
COLLECTIF.LUCIOLES@GMAIL.COM